

# Métro, correspondances Schein

Après la Concorde à Paris, c'est à Bruxelles que Françoise Schein a inscrit une Déclaration des droits de l'homme. Rencontre sur son «Réseau démocratique».

● «Dyade» de Françoise Schein, Bruxelles, métro Parvis Saint-Gilles.

**A** Bruxelles, où on se vante d'avoir soixante-dix musées, même le métro en est un: depuis son ouverture en 1976, il est doté de plus d'une cinquantaine de peintures, de sculptures, de reliefs et de photomontages. Avec l'inauguration le 4 décembre dernier d'une mini-ligne vers les quartiers populaires du sud de la ville, le bilan passe à 55 œuvres signées par 57 artistes (seulement de nationalité belge) dans 42 stations du réseau (1).

Les nouvelles acquisitions comprennent: un hommage à l'architecte-décorateur Victor Horta dans la station portant son nom; une «mise-en-scène» fantastique sur les rêves et les cauchemars de la modernité réalisée par le dessinateur François Schuyten à la station Porte de Hal; et le «Dyade» de Françoise Schein, un revêtement mural sur les droits de l'homme à la station Parvis Saint-Gilles.

Si les trois nouvelles stations sont tout aussi variées que les précédentes, celle de Françoise Schein offre la particularité supplémentaire d'appartenir non seulement au réseau bruxellois mais aussi au «Réseau démocratique» que l'artiste lança en 1990 avec la station Concorde à Paris. Là, elle convie les voyageurs à attendre la prochaine rame en décryptant la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, imprimée sur le carrelage autour des quais avec élégance mais sans espaces ni ponctuation.

Le même dispositif se présente à Bruxelles, avec cette fois la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, en versions française et néerlandaise, et, entre les deux, capitale européenne oblige, comme un «encéphalogramme politique» de l'Europe, une frise composée de toutes les frontières mises bout à bout.

Prochain arrêt sur le Réseau démocratique: la station Parque à Lisbonne, prévu pour 1994.

LIBERATION. Avant le métro Concorde, vous aviez fait en 1985 un travail sur le métro new-yorkais.

FRANÇOISE SCHEIN. Le tout premier projet, que j'appelais *Plan du métro flottant sur un trottoir new-yorkais*, partait tout simplement d'un amour pour la ville de New York où j'habitais. J'ai une formation d'architecte et d'urbaniste; cela permet d'analyser les villes, de voir comment elles sont constituées, leurs organes fonctionnels. LIBERATION. Et le Réseau démocratique?

F.S. Après la station Concorde, je voulais reconstituer un réseau de sens à partir du texte: relier des stations de métro qui sont elles-mêmes des réseaux pour en faire un réseau international des droits de l'homme. La base de la démocratie, c'est la circulation, que ce soit des idées ou des gens ou des matériaux. En ce sens, le métro est l'endroit le plus démocratique qui soit.

J'insiste beaucoup sur le fait que, quand on travaille dans un lieu public, le thème doit rester d'ordre public, parce qu'il concerne effectivement le plus grand nombre. Mais ça n'empêche pas d'y mettre aussi du tactile: au Parvis Saint-Gilles, le tactile, c'est la phrase de Pessoa ou d'Erasmus, le petit cachet chinois avec lequel je signe toutes mes œuvres, c'est la qualité du bleu sur le carrelage, la qualité de la lettre là-dessus.

LIBERATION. Et la liste des frontières européennes?

F.S. C'est pour dire que chaque individu peut traiter ce problème-là. C'est un ready-made, c'est l'équivalent de la pissotière de Marcel Duchamp mais du point de vue politique. La pissotière voulait dire que n'importe quoi peut devenir une œuvre d'art. Moi, je dis que la loi est une œuvre d'art, que le monde est une œuvre d'art. Je ne vois pas pourquoi la politique aujourd'hui ne pourrait pas être intégrée dans la pensée, dans la conscience, à travers l'expression artistique.

LIBERATION. Qu'est-ce qu'un métro d'art exige de l'artiste?

F.S. Disons que c'est plus pratique d'être architecte. Il faut d'abord pouvoir lire un espace, le projeter dans sa tête. Il faut aussi pouvoir intégrer toutes les données techniques complexes: infiltrations d'eau, électricité, mouvements divers. Et il faut pouvoir gérer l'ensemble d'un espace. La plupart des projets sont faits par des architectes qui demandent ensuite aux artistes de venir faire des réalisations du genre panneau mural. Résultat: dans le meilleur des cas, c'est un bon architecte qui intègre le travail de l'artiste; dans le pire des cas, le plus courant, on réserve un mur pour l'artiste, qui pense rarement à la jointure entre son travail et le reste du métro.

Là, je crois qu'il y a vraiment un métier à inventer. Comme les urbanistes par rapport aux architectes: les urbanistes sont censés gérer les règles qui font la beauté d'une ville. On pourrait très bien imaginer la même chose pour les artistes: des règlements dans lesquels ils devraient s'intégrer. On peut appeler ça de la décoration, dans le sens original du terme, pas dans le sens péjoratif d'aujourd'hui.

LIBERATION. Ces projets augmentent-ils les coûts?

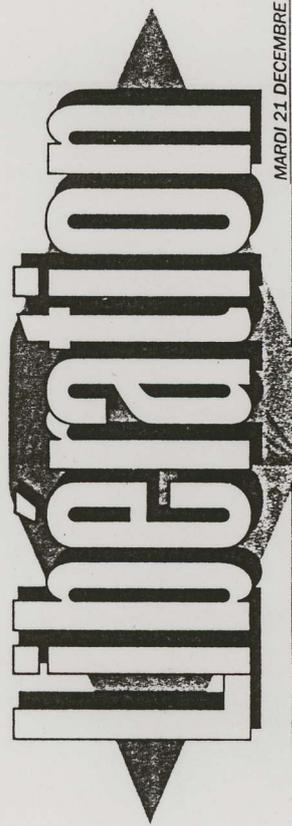
F.S. Oui, cela coûte un peu plus cher, mais si c'est conçu dès le départ, presque au niveau du gros œuvre, un projet artistique ne coûte pas beaucoup plus que n'importe quel projet d'architecture.

LIBERATION. On en revient donc ce métier à inventer.

F.S. Absolument. Pourquoi ne pas apprendre aux artistes de vrais métiers? Avec l'architecture, comme avec la menuiserie, on a un outil en mains, mais on ne pousse plus les artistes à être des artisans. Aujourd'hui les artistes imaginent qu'ils doivent avoir une idée; après ils font tout faire. C'est faux: pour réaliser des projets intéressants, il faut superposer des métiers différents.

Recueilli par Miriam ROSEN

(1) Voir l'Art dans le métro, Bruxelles: vingt ans d'art monumental, catalogue d'exposition édité par le Crédit communal (boulevard Pachéco 44, 1000 Bruxelles).



«Dyade» de Françoise Schein: «La base de la démocratie, c'est la circulation.»